



Neel
Mukherjee

**À L'ÉTAT
LIBRE**

Un père décide de faire découvrir son pays natal, l'Inde, à son fils de six ans. Une femme, employée comme cuisinière à Mumbai, se bat avec acharnement pour échapper à la misère de son bidonville. Un villageois abandonne sa famille pour mener une vie de vagabond, accompagné d'un ours qu'il dresse pour gagner de quoi survivre. Une jeune fille fuit son village miné par la guérilla maoïste et trouve refuge dans une grande ville.

Les tentatives des personnages de ce roman pour échapper à leur destin renvoient toutes à l'un des drames de notre siècle, l'exil et les sacrifices consentis dans l'espoir d'une vie meilleure. Neel Mukherjee livre une réflexion sombre et émouvante sur ce que signifie être libre dans un pays profondément marqué par les inégalités sociales extrêmes.

Neel Mukherjee est l'auteur de trois romans : *Le Passé continu*, *La Vie des autres* et *À l'état libre*. Il vit à Londres.

À L'ÉTAT LIBRE

Neel Mukherjee



À L'ÉTAT LIBRE

—

Traduit de l'anglais (Inde) par Simone Manceau

PIRANHA

www.piranha.fr

Edition originale :
A State of Freedom

Copyright © Neel Mukherjee, 2017
First published by Chatto & Windus, an imprint of Vintage

© Piranha Redux 2019,
pour la traduction française

Christopher

«Après tout, nous nous construisons selon l'idée
que nous nous faisons de nos possibilités.»

V. S. NAIPAUL

A Bend in the River (À la courbe du fleuve)

«Des migrants? Nous ne sommes pas des
migrants! Nous sommes des fantômes, voilà ce
que nous sommes, des fantômes!»

Réfugié syrien à la frontière autrichienne (août 2015)

Tandis qu'il s'efforçait de vérifier la facture avant de la payer – vieille habitude inculquée par son père, de toujours jeter un dernier coup d'œil pour s'assurer que le montant n'avait pas été gonflé –, il se rendit compte qu'il n'était plus capable d'additionner tous les articles plus la taxe, et de calculer le total. Debout à la réception, il vérifia plusieurs fois. Ensuite, il sortit son portefeuille et essaya de compter ses roupies et ses dollars américains nichés à l'intérieur : impossible. Une des fonctions élémentaires de l'intelligence, compter, lui échappait. À la périphérie de son champ de vision, il sentait qu'une petite foule de gens le regardait ; discrètement, mine de rien, pensaient-ils. La nouvelle s'était propagée. C'est à ce moment-là qu'il éclata en sanglots, pleurant la mort de son fils.

Il avait hésité à amener le petit jusqu'à Fatehpur Sikri, juste après le Taj Mahal, à l'heure du déjeuner ; deux monuments moghols aussi importants en un après-midi, c'était peut-être trop. Mais, sachant que les deux sites se trouvaient à moins d'une heure de route, pourquoi ne pas boucler ça en une fois, comme il était d'usage ? Ainsi, ils pourraient rentrer assez tôt à Agra, passer la soirée devant la télé, se faire servir à dîner dans la chambre, puis repartir au matin pour Delhi, frais et dispos. C'était ce raisonnement qui avait prévalu.

Quand il expliqua son plan au chauffeur de la voiture de location, le jeune homme – cheveux longs, chaîne et gourmette en or, et montre massive au poignet –, prit cela comme un ordre à peine déguisé de régler tout ça en deux temps trois mouvements, ravi à

l'idée de rouler à tout berzingue sur la route défoncée qui menait à Fatehpur Sikri, de freiner des quatre fers si nécessaire, puis de repartir à fond la caisse. Ils doublèrent une ribambelle de restaurants miteux, d'échoppes de thé, et de baraques vendant des cigarettes et des trucs à grignoter. Les plus imposants arboraient une enseigne ou un nom, comme les inévitables «Akbar», «Shahjahan», «Shahenshah», un «Jodha Bai», et même un «Tansen», garanti «100 % VEGITARIEN». Juste avant, un panneau avait rappelé : «Mieu vaut tard que jamé». Une fois de plus, il s'étonna que, dans ce pays affolé par sa kyrielle de signes, l'orthographe pût être autant malmenée. Un panneau vantant les bienfaits du Coca-Cola ornait le toit d'une petite baraque, avec le nom de la marque et l'accroche écrits en hindi.

«Coca-Cola» : l'enfant était capable de déchiffrer la marque mondialement connue, même sans savoir lire cette langue-là.

«On en boira après la visite», dit le père, partagé entre l'envie d'ordonner au chauffeur de ralentir pour éviter que le petit n'ait mal au cœur, et la crainte que sa demande ne soit considérée comme délibérément contradictoire. C'était le genre de chose qui le tracassait.

Le garçon semblait indifférent; il lui suffisait d'avoir identifié la célèbre marque, sans pour autant avoir envie d'en boire. D'habitude, il aurait lu chaque lettre, une après l'autre, puis aurait essayé de déchiffrer l'anglais sur la devanture des magasins et les panneaux publicitaires. Tout en remarquant cette impas-sibilité peu commune, le père s'inquiétait de savoir s'il n'en demandait pas trop à un gamin de six ans, en le traînant ainsi d'un monument à un autre. Et dans la politesse affichée de l'enfant, il décelait comme une façon de dire que ce genre de tourisme ne l'intéressait pas du tout, mais qu'il tolérait les lubies de son père. Les quelques questions enthousiastes qu'il avait posées quand ils étaient arrivés au Taj Mahal étaient vite devenues de simples : «C'est quoi un mau-so-lée, Baba ? » et «Est-ce que Moom-taz se

trouve encore là-dessous ? » et encore « Pendant que Shajjy-han faisait construire ça, est-ce qu'elle bougeait et parlait encore en dessous ? » Après, il n'avait plus rien demandé. Était-ce l'étonnement ou l'ennui, qui le réduisait au silence ? Le père avait essayé de susciter son intérêt en lui racontant des histoires qui, selon lui, ne pourraient que frapper son imagination : « Tu as vu comme il est blanc, ce monument ? Est-ce que tu sais que Shah-jahan, l'empereur qui l'a fait construire, donnait des banquets sur cette terrasse les nuits de pleine lune, où tout était entièrement blanc ? La lune, les vêtements de la cour et des invités, les fleurs et la nourriture : tout était blanc, pour rehausser la blancheur du marbre et de la pleine lune. »

L'enfant avait hoché la tête comme pour signifier que l'information avait été enregistrée, mais il n'avait pas manifesté la moindre curiosité.

Après coup, le père se demanda si son fils n'avait pas trouvé toutes ces histoires de tombes, de douleur immortelle, et de monuments érigés à la mémoire des morts plutôt macabres, déstabilisantes même. Son fils était américain et, contrairement à lui, il n'avait pas été bercé, blotti sur les genoux des nounous et des tantes, dans sa maison d'enfance à Calcutta, par des histoires de fantômes que d'abord elles lui avaient racontées, et que plus tard il avait lues dans des livres pour enfants. Du coup, il ne comprenait pas bien ce qui se passait dans la tête du gamin quand on lui parlait de fantaisies, par exemple de l'idée d'un monde créé par l'imagination, qui existerait sous le monde visible et qui serait aussi réel que celui-ci. Le père nota alors que, quand ils arriveraient à Fatehpur Sikri, il devrait se limiter à ne raconter que quelques faits historiques.

À moins que ce comportement ne soit lié à l'accident épouvantable dont ils avaient failli être témoins la veille, à leur arrivée à l'hôtel. Juste en face, un énorme immeuble de plusieurs étages était en construction, et un maçon avait fait une chute mortelle

au moment même où leur voiture s'engageait sur la voie d'accès à l'hôtel. Alors qu'ils se trouvaient immobilisés au milieu de la file de véhicules, des gens avaient afflué de toutes les directions, pour se regrouper à une vingtaine de mètres à peine de leur voiture. Quelque chose dans cet attroupement soudain, dans ce vacarme indescriptible provoqué par cette précipitation, dans cette tension sonore entre bourdonnement et murmure agressif, leur indiqua instantanément qu'une catastrophe venait de se produire. Sinon, pourquoi l'enfant aurait-il dit : « Là, Baba, regarde ! Y a des gens qui courent ! Qu'est-ce qui se passe ? » Sinon, comment le chauffeur aurait-il pu répondre, en hindi, Dieu merci : « Un type vient de tomber de l'immeuble en construction. Un *mazdoor*. Mort sur le coup, *bechara* » ?

Il s'était refusé à traduire. Il avait essayé de repousser son fils vers l'arrière pour l'empêcher de sortir la tête et de voir ce qui se passait. Mais, à mesure que la file s'ébranlait et que leur voiture avançait dans cet essaim de gens agglutinés autour de la mort, une ouverture lui permit de voir, le temps d'un éclair, un carré de terre que le sang goulûment englouti avait teinté de la couleur d'une vieille croûte. Puis la fente se referma, la voiture redémarra, et la vision disparut. Il vit son fils tourner la tête pour essayer de regarder par là-bas. Le petit avait-il vraiment vu la trace sur le sol, ou l'avait-il, lui, imaginée ? Pas question de lui demander pour vérifier. Il sentait la panique l'envahir : le petit avait-il vu, ou pas ? Cela allait-il le perturber, ou pas ? Comment s'en assurer sans lui inoculer cette idée ? Toute la soirée, ces questions avaient martelé son esprit, mais il avait fini par s'endormir.

Et voilà qu'elles refaisaient surface à présent, comme provoquées par ce calme inhabituel chez son fils. Au moment de passer la porte d'Agra, avec une bonne dizaine de minutes d'avance sur l'horaire prévu, l'enfant avait l'air complètement patraque, tandis que lui-même sentait son déjeuner remonter, quelque part sous

le sternum. Dans le sourire du chauffeur, il y avait une pointe d'hostilité et une lueur de satisfaction.

Plus de vingt ans à côtoyer le milieu universitaire de la côte est des États-Unis l'avaient convaincu de l'inutilité de cette propension indienne à aboyer contre ceux qui sont considérés comme des larbins; il ravala son exaspération et son intention de demander au chauffeur de conduire plus lentement au retour, sachant que s'il ne parvenait pas à maîtriser son ton, sa demande pourrait être interprétée comme un ordre. Au lieu de quoi il dit, en hindi : « On en a pour une heure, tout au plus. »

Le chauffeur hocha vigoureusement la tête : « OK *sir*. Je serai là. »

Il vérifia qu'il n'avait rien oublié dans la voiture – bouteille d'eau, portefeuille et passeport, guide, son petit sac à dos, son téléphone et le petit sac de son fils –, puis referma la portière et tendit la main à l'enfant. Son silence résigné l'inquiétait : où étaient passés le feu d'artifice de ses bavardages, son énergie débordante et la bande-son continue de sa spontanéité ?

Il s'agenouilla à sa hauteur et lui demanda tendrement : « Tu es fatigué ? Tu veux qu'on rentre à l'hôtel ? On n'est pas obligés de visiter ça aussi, tu sais ? »

Le petit secoua la tête.

« Tu veux un Parle Orange Kream ? » demanda-t-il, en roulant des yeux pour simuler la tentation, comme dans les publicités.

De nouveau, le petit secoua la tête.

Derrière lui, dans l'herbe du bas-côté, une huppe voletait. « Là, regarde ! » dit-il. Il fit pivoter le petit. Obéissant, l'enfant regarda docilement sans poser de question.

« C'est une huppe ! On ne voit pas cet oiseau à New York » ajouta-t-il à tout hasard.

« Et ça, c'est un mo-lo-ssé ? »

— Non, mon chéri, répondit le père en riant. Ce n'est pas un mausolée. C'est un palais. Tu sais ce qu'est un palais, non ? Il y a

longtemps, un roi très bon et très puissant vivait ici. Il s'appelait Akbar. Je t'ai parlé de lui hier soir, tu t'en souviens ?

— Ah, c'est ce Shajjy-han qui a construit une très grosse dalle de marbre sur sa femme et elle, elle est morte, et lui, il était très triste et il pleurait tout le temps ? »

Chaque fois que le gamin prenait la parole, le père était pris aux tripes par cet accent américain :

« Non, c'est un autre. Akbar, c'était son grand-père. Viens, on va visiter. Ce n'est pas la même couleur, tu vois ? Ici, tout est rouge, brun et orange, pas blanc comme on a vu avant. »

Ils passèrent devant des cloîtres en ruine, puis sous un porche à arche triple, le tout parfaitement restauré, et, un peu plus loin, s'arrêtèrent devant un grand bâtiment surmonté d'un dôme, qui devait être bientôt restauré. Ayant remarqué qu'un homme et un enfant étaient sortis d'une voiture, des vendeurs ambulants leur foncèrent dessus :

« Guide, *sir* ? Je parle bon anglais, *sir*. Je sais toute l'histoire, mieux que livre ! » Pas une seule voix, mais une chorale entière.

Des mendiants, estropiés et mutilés sous toutes formes, se matérialisèrent devant leurs yeux. De la supplique la plus simple, une main allant et venant à la bouche pour signifier la faim, à l'étalage hideux d'amputations et de bandages, et même un torse vivant dépourvu de membres, inerte sur une planche avec des roulettes – cette manifestation de la souffrance humaine extrême l'envahit d'horreur, de honte, de pitié, de gêne, de dégoût, et, par-dessus tout, du désir de protéger son fils de cet étalage de misères. Comment tous ces gens autour de lui pouvaient-ils sembler aussi aveugles et indifférents ? Ou ressentaient-ils les mêmes angoisses, au fond d'eux ? En vérité, il sentait qu'il n'était plus tout à fait indien ; en ayant construit sa vie dans le confort de l'Occident, il était devenu trop sensible, un social-démocrate couvé issu du premier monde. Il était désormais touriste dans son propre pays. Non, ce n'était plus « son » pays ; il se corrigea

par souci de précision. Il se retint de poser la main sur les yeux de l'enfant, et dit avec agacement : « On peut avancer plus vite, mon chéri, s'il te plaît, merci. »

C'était un ordre, pas une question.

Des hommes apparurent, brandissant des cartes postales en accordéon, des plans, des guides, des magazines, des photos, des jouets, des best-sellers piratés, des snacks, des crécelles, des boisons, des confiseries, des guirlandes, des poupées, des répliques en plastique de monument historique, des livres, des sifflets, des flûtes... Stoïque, il continuait de faire non de la tête, un sourire au coin des lèvres, poussant gentiment son fils en avant.

Le petit piétinait, tantôt distrait par des figurines sculptées dans du savon, tantôt par la copie grossière d'un Superman gonflable :

« Là, Baba. Regarde !

— Oui, j'ai vu. On avance. »

Il était soulagé – et heureux – que ces jouets de pacotille aient détourné l'attention du petit de cette misère infecte, au point qu'il faillit s'arrêter pour lui acheter un de ces bibelots.

Cette petite marque d'intérêt suffit à resserrer le cercle des rabatteurs et des revendeurs :

« Babu, mon bébé a faim, il a pas mangé depuis quatre jours... » La petite fille au visage émacié et aux cheveux sales et emmêlés que la femme tenait dans les bras avait l'air d'une morte vivante. Elle n'avait ni la force ni la volonté de chasser les mouches agglutinées sur une plaie à la commissure de ses lèvres.

« Hé Babu, *babu-abib*, regarde... » Quelqu'un avait poussé un bouton, mettant en branle un jouet mécanique qui émettait de minuscules sons de coups de fusils, comme ceux des jeux vidéo, et marchait en titubant.

Un homme surgit sous son nez et, avec la dextérité d'un tricheur chevronné, ouvrit en éventail un jeu de cartes sépia exposant les temples et monuments les plus connus de l'Inde. L'image

d'une femme nue apparaissait et disparaissait si rapidement qu'on aurait pu croire qu'il s'agissait d'un tour de magie.

Le père fut scandalisé : ce type ne voyait-il donc pas qu'il avait un enfant avec lui ? À moins que ce ne soit le cadet de ses soucis...

Les jardins des alentours, bien entretenus pour des jardins indiens, ruisselaient de la lumière argentée de cet après-midi de janvier ; pourtant, à y regarder de près, toute cette débauche de cannas, de soucis et de pelouses soigneusement tondues ne parvenait pas à masquer l'indigence de la municipalité. On retrouvait la mauvaise qualité habituelle : bordures désordonnées ; lignes de guingois ; plantations éparses qui révélaient la terre à travers la chevelure clairsemée de la végétation ; l'inévitable chaos de la nature face à la main méthodique de l'homme... Et, en contrepoint de cette tentative de dilettante d'imposer ordre et beauté, il sentait, non, *il voyait*, quelle bataille c'était d'empêcher cette terre, maintenant humide et sombre, de redevenir de la poussière rouge sous la chaleur écrasante de l'été des plaines du Nord. Il acheta les billets et gagna l'immense cour au centre du Diwan-i-Am. Le monde se métamorphosa – dans l'or brun de l'après-midi d'hiver, le grès rouge utilisé pour toute la ville de Fatehpur Sikri flamboyait comme si le soleil lui-même, puisant dans la terre rouge, l'avait miraculeusement sculptée à son image.

Il se tourna vers son fils, s'attendant à voir sur son visage le reflet de son propre émerveillement, mais tout ce qu'il put discerner sur son visage pratiquement indéchiffrable était... comment dire... l'ennui ? Au fond d'une autre cour, baignée d'une lumière cuivrée, se trouvait la suite du palais. Il recula pour consulter l'itinéraire gravé dans une pierre à l'entrée, mais faute de l'indication « Vous êtes ici », il se sentit perdu.

Tout en extirpant de son sac à dos son appareil photo et son guide, il dit à son fils : « Reste là, ne t'éloigne pas. On va visiter tous ces magnifiques petits palais, tu les vois ? » Le temps

de passer son appareil autour du cou et d'ouvrir son guide à la bonne page, il comprit que le gamin mourait d'envie de se dégourdir les jambes. Tout en essayant de le surveiller du coin de l'œil, il parcourut les explications du guide. Voilà, ça devait être ça : le Mahal-i-Khas, les appartements privés d'Akbar. Il balançait la tête d'avant en arrière comme un oiseau qui picore, allant de sa page aux alentours. Quand il ne douta plus que ce bâtiment sur sa gauche, avec deux étages et demi et un petit air d'inachevé, était bien les appartements privés d'Akbar, il prit son fils par la main et l'entraîna vers l'entrée du bâtiment.

Seulement, il avait été repéré en train de feuilleter son guide de voyage, et ses hésitations et indécisions momentanées n'étaient pas passées inaperçues. Soudain, un homme apparut derrière lui et se mit à parler comme s'il était au milieu d'une conférence déjà bien entamée : « Au rez-de-chaussée, tous les recoins que vous verrez ont été construits pour ses livres, ses papiers et ses autres documents... »

Il pivota sur lui-même. Le soleil le saisit, l'éblouit même. Il put à peine discerner le visage sombre, presque noir, anguleux, d'un homme prêt à se transformer en renard – à moins que ce ne soit l'inverse ?

« Si vous montez dans la *khwabgah*, sa chambre à coucher, poursuivait l'homme, vous verrez des paravents en pierre finement ajourée le long du couloir menant au harem, le quartier des femmes. Ces *jaali* protégeaient les femmes des regards extérieurs, quand elles allaient à la *khwabgah*, ou quand elles en revenaient. »

L'homme s'exprimait avec aisance. S'il déployait ses talents de guide pour se faire embaucher, rien dans sa manière ni dans son discours ne le trahissait. D'ailleurs, il semblait presque ne pas avoir remarqué sa présence, ni celle de l'enfant.

Le soleil l'aveuglant, il détourna la tête, à la fois pour faire face à son fils qu'il avait peur de voir échapper à son champ de vision, et pour signaler à ce type qu'il n'avait certainement

pas besoin de ses services. Dans l'ombre oblique, les bâtiments étaient d'un rose mat terreux. Ailleurs, le grès rouge auquel s'accrochait le soleil brûlait d'un or cuivré. Quand il se retourna pour voir s'il avait réussi à se débarrasser du racoleur, il n'y avait plus personne.

Au rez-de-chaussée des appartements de l'empereur, il fut impressionné par les décorations écaillées de fleurs et de feuillages, fantômes dilués conservant en partie leur essence originale. Ils avaient certes été retouchés et restaurés, mais par une main brutale et grossière. Observé de la cour, l'intérieur lui avait semblé fort obscur, et il s'était interrogé sur l'étroitesse de ces pièces, donc sur la carrure de ces individus du ^{xvi}^e siècle : étaient-ils forcés de se pencher et de se courber, à l'intérieur ? Y avait-il assez de lumière pour qu'ils y voient, dans la journée ? Pourquoi n'y avait-il ni portes ni fenêtres ? Comment garder là un minimum d'intimité ? Et pour couronner le tout : que savait-il, lui, après tout, de l'architecture et de la vie des Moghols ?

Maintenant qu'ils se trouvaient à l'intérieur, la question de l'exiguïté des chambres se posait moins, mais l'impression d'obscurité persistait. Cela venait-il de ses yeux, ou du contraste immédiat avec la luminosité extérieure ? Il cligna des paupières plusieurs fois. L'intérieur sembla se rétrécir, se dilater, puis se rétrécir à nouveau, comme s'il se trouvait dans le ventre à peine palpitant d'un monstre géant. Dans le pavillon supérieur, où Akbar dormait autrefois, des fresques délavées, rongées par le temps avec une voracité lente, inexorable, recouvraient les murs. Mais ces fragments semblaient masqués par une sorte de lavis, un vernis de protection peut-être, qui avait pour effet de les tamiser sous une brume laiteuse. Une créature ailée, portant un nourrisson devant une grotte creusée dans la roche, le toisait du linteau d'une porte. On aurait dit un assemblage floconneux de pellicules jadis colorées. Son cœur tambourinait dans sa cage thoracique.

« Regarde, Baba, un ange ! »

Il ferma les yeux, prit son fils par la main, détourna les yeux, puis les rouvrit. L'ange continuait de l'observer. Il vit une force dans ce regard, et un soupçon de sourire, même, aux commissures délicatement retroussées, comme si les artistes persans avaient donné naissance à un ange chinois. De nouveau il ferma les yeux ; sur sa rétine, le visage du guide-renard, enrubanné de serpentins et de confettis, se mit à danser.

Dehors, la cour, assez vaste pour contenir une foule en insurrection, était occupée par quelques groupes de visiteurs vêtus de couleurs vives. Les massifs de piquants, hérissés de cannas rouges, flamboyaient dans leur parterre. Une plate-forme carrée en pierre, bordée de *jaali*, s'élevait au-dessus du bassin rectangulaire rempli d'eau stagnante d'un vert criard, causé par la surabondance d'algues. Quatre étroites passerelles surélevées, coupant chaque côté du carré en son milieu, se croisaient au centre de la plate-forme. À nouveau, il fut frappé par la rigueur musicale que les Moghols avaient su apporter à ces formes rectangulaires. Il feuilleta alors son livre, à la recherche de commentaires qui l'éclaireraient sur l'Anup Talao, le « bassin sans pareil ».

« Baba, on pourrait aller au milieu ? Il y a un chemin... »

— Je pense qu'on n'a pas le droit », répondit-il aussitôt, et, pour le distraire, il entreprit de lui faire un résumé des quelques lignes qu'il venait de lire : « Écoute ça. Mon livre dit qu'autrefois les musiciens s'installaient au centre de cette plate-forme, et qu'ils donnaient des concerts pour l'empereur et sa cour. » Après quelques instants de silence, cherchant surtout à retenir l'attention du petit, qui semblait au bord de l'épuisement, il ajouta : « C'est intéressant, tu ne trouves pas ? »

— Pourquoi on n'a pas le droit ?

— Parce que... » Il réfléchit quelques secondes. « ... si on laissait les gens aller là, il y aurait plein de touristes qui encombreraient la plate-forme et qui poseraient pour prendre leur photo... Mais là, il n'y a rien de tout ça, tu vois ? »

Il se sentit mieux dehors, car, étrangement, la relative obscurité de l'intérieur l'avait perturbé. Mais le tourisme ambiant, incessant, l'oppressait. Cela dit, ils n'étaient pas venus jusqu'ici en plein soleil pour regarder de loin de beaux bâtiments, alors qu'ils pouvaient être à l'intérieur à observer les moindres détails, aller d'une salle à l'autre dans tous les palais et s'imprégner de ce que le guide avait à en dire, puis regarder encore, bardés de ce savoir nouvellement acquis.

Dans l'étrange et magnifique *pank mahal* aux cinq étages rapetissant à mesure qu'ils s'élevaient jusqu'à devenir un petit kiosque surmonté d'un dôme – avec des colonnes à chacun des étages, respectivement quatre-vingt-quatre, puis cinquante-six, puis vingt, puis douze, et enfin quatre colonnes comme le précisait son guide, avec des arches les reliant entre elles, prenant la place des murs –, il s'était félicité de la lumière et de la brise qui se glissait là en toute quiétude.

De retour à l'extérieur, il vit au sol des carrés surmontés d'un siège en pierre, au centre de la croix qu'ils formaient. Il les montra à son fils : « Tu vois aux quatre coins les carrés qui forment un gros signe “plus” ? » Il les tapota de la pointe du pied puis indiqua le reste de l'index : « Ici... et ici, et là... Tu les vois ? »

Le garçon hocha la tête.

« Alors montre-moi le signe “plus” ! »

Gracieusement, l'enfant fit le tour et, tapant du pied sur chaque carré, répéta les paroles de son père : « Ici... et ici, et là...

— Très bien ! Et tu sais à quoi ils servent ?

— Ce carré a un X dessus et celui-là aussi », répondit le garçon, en sautant de l'un à l'autre.

« Oui, bravo ! Et tu sais à quoi ils servent, ces carrés ? »

Le garçon fit non de la tête et leva les yeux vers lui, attendant sa réponse.

« Il s'agit d'un jeu de société ; comme le Ludo ou les échecs, tu vois ? Ça s'appelle le *pachisi*. Au lieu d'avoir un petit plateau au

centre et quelques joueurs autour, ils en ont bâti un immense, qui reste là en permanence.»

Son fils posa sur lui ses grands yeux, comme s'il assimilait l'information.

«Mais tu sais pourquoi il est si grand? Bien plus grand qu'un Ludo ou un jeu d'échecs?» Il espérait que le gamin n'allait pas lui demander ce qu'était un Ludo : pourquoi ce jeu de société, omniprésent dans les interminables après-midi et les soirées de son enfance à Calcutta, devrait-il signifier quoi que ce soit pour un petit Américain? L'éternelle difficulté de la rupture entre sa propre culture et celle de son fils surgit à nouveau, mais en filigrane. Il la repoussa assez facilement, et donna au gamin la réponse à la question qu'il avait lui-même posée, en lui lisant l'extrait d'un livre du *xix^e* siècle, que citait son guide : «Akbar jouait au *pachisi* de manière régaliennne : la cour était divisée en carrés rouges et blancs représentant le plateau, tandis qu'une énorme pierre posée sur quatre pieds marquait le point central. C'est ici qu'Akbar et ses courtisans s'adonnaient à ce jeu ; seize jeunes esclaves du harem, aux couleurs des joueurs, servaient de pions et se déplaçaient vers les carrés en fonction du jet du dé. On raconte que l'empereur prenait un tel plaisir à ce jeu qu'il fit construire un *pachisi* dans chacun de ses palais.»

De nouveau, ces grands yeux vides, écarquillés, posés sur lui. Il reprit ses explications lentement, en choisissant des mots simples, tout en désignant les carrés et la pierre, pour susciter l'intérêt chez le gamin. Un instant, son visage s'illumina. Il se mit à sauter d'un carré à un autre, puis un autre encore, pour enfin s'asseoir sur l'un d'eux, jambes croisées, et s'écrier : «Et là, on dirait que moi aussi, je suis un pion dans ce jeu...

— Oui, tu pourrais, dit-il en riant.

— Et qu'est-ce qui va se passer, quand tu lanceras le dé? Est-ce qu'on va me couper la tête? D'un seul coup, d'un seul?»

Avant qu'il ait eu le temps de répondre, derrière lui une voix intervint brusquement : « Dégagez ce gosse de là ! »

Il se retourna. C'était l'homme au visage de renard. Le regard brillait. Sa moustache aussi semblait être celle d'un animal.

« Vous ne savez pas que ça porte malheur, de laisser les enfants s'asseoir sur ces carrés ? Vous savez ce qui s'est passé ici ? On ne vous en a jamais parlé ? »

Il était suffisamment exaspéré par son ton désagréable pour protester : « Vous pouvez me montrer un seul panneau interdisant aux enfants de monter sur ce plateau ? Il fait partie de la cour, donc tout le monde peut marcher dessus, non ? Et d'ailleurs vous, qui êtes-vous ? »

– Regardez autour de vous : vous voyez d'autres enfants ici ? »

Presque malgré lui, il se retourna : à sa droite se détachait l'extraordinaire symétrie du bâtiment qu'était le Diwan-i-Khas ; derrière, la petite bonbonnière qui abritait la maison de la sultane turque ; et, dans l'immense cour où tout cela se situait, pas un seul enfant en vue. Tous ces touristes en vêtements bariolés qu'il avait vus jusque-là semblaient avoir disparu. Il n'en restait qu'un ou deux entre les arcs finement ouvragés, ou les allées bordées de colonnades, mais personne dans la cour et certainement pas d'enfants. Incrédule, il fit un tour complet sur lui-même pour s'assurer qu'il avait scruté les moindres recoins. Non, pas d'enfants. L'homme aussi avait disparu. Il sentit soudainement un grand vide envahir sa poitrine ; puis plus rien.

« Tu... tu as vu le type qui était juste là ? Où est-il parti ? »

Le garçon fit non de la tête.

« M... mais tu l'as vu me parler, non ? » Il criait presque.

« Tè parler ? De quoi ? »

De toute façon, le gamin n'aurait pas pu comprendre ; le type parlait en hindi.

« M... mais... » La futilité de tout cela l'envahit à nouveau, et il se sentit impuissant.

Il tendit la main à son fils et prit la petite paume et les petits doigts chauds pour les serrer fort, s'y accrocher, et même les écraser, la vague d'amour et d'angoisse étant si violente qu'elle menaçait de le déséquilibrer. Alors, il souleva l'enfant et se précipita dans le palais de la sultane, aveugle à la façon dont les artisans avaient insufflé une vie grouillante au moindre recoin, en sculptant jardins, arbres, feuilles, fleurs, motifs géométriques, oiseaux, animaux et motifs abstraits. À tout autre moment il en aurait été émerveillé et serait resté cloué sur place même, mais là tous ses sens étaient émoussés, détachés, et la seule chose qu'il voyait, c'était le travail figé des artisans et de leurs outils. Sur un des panneaux inférieurs, toutes les têtes d'oiseau de paradis posées sur des arbres avaient été saccagées. En dessous, un animal recroquevillé avait aussi été détérioré, ce qui le faisait ressembler à la partie inférieure d'un enfant décapité alors qu'il était en train de s'accroupir ; impossible de ne pas penser à un sacrifice rituel. Il fut parcouru d'un petit frisson de répulsion. Ces mutilations lui rappelaient les créatures fantasmagoriques nées de l'imagination malade de Jérôme Bosch ; intactes, elles auraient été tout simplement magnifiques. Puis la pénombre se mit à jouer avec ses sens. Les formes et les couleurs se liquéfièrent et se recomposèrent selon d'autres configurations, comme des nuages dessineraient un chameau qui fume la pipe, avant de prendre la forme d'un bébé au creux de la trompe d'un éléphant ; sauf qu'ici, il n'y avait ni mouvement ni changement extérieur qui aurait pu justifier qu'une image en devienne une autre.

Il se força à lire dans son guide les quelques lignes correspondant au lieu, mais cela resta hermétique : des explications indéchiffrables, des signes sans signification. Il demanda à son fils : « Est-ce que ça te plaît, ce que tu vois ? Tu peux me dire ce que c'est ? » Il n'arrivait pas à prendre un ton enjoué.

L'enfant secoua la tête.

«OK. Allons voir autre chose.» Nulle beauté ne pouvait compenser la pénombre qui régnait là-dedans.

Les pelouses lisses et les massifs de bégonias irradiaient de lumière, telle une arme impitoyable. Les buissons flamboyants vibraient, comme si la végétation frémissait à sa présence. Traînant presque son fils, il traversa la cour et se précipita vers un petit bâtiment de forme parfaite, posé sur l'ombre indécise projetée sur les pierres aux couleurs diverses. La maison de Mariam, disait le guide. Elle avait la couleur de quelque chose qui aurait autrefois baigné dans du sang indélébile. Sous l'auvent de pierres, aux trois quarts de la hauteur, des fentes d'aération – bien trop petites pour être des fenêtres, pensa-t-il – ressemblaient à des yeux d'aveugle. La maison, cependant, donnait l'impression de surveiller. Ce qui le frappa à ce moment-là, ce fut le sentiment que chaque mur, chaque pierre, chaque coupole, chaque cour, tel un organisme, les observaient, son fils et lui.

Quelque chose les observait, en effet : un autre ange, au-dessus d'une porte cette fois. À peine perceptible derrière l'inexorable disparition des couleurs que le temps, ainsi que le vernis protecteur étalé par-dessus dans une bonne intention mais avec une efficacité médiocre, avait causée, l'ange, par quelque inexplicable résurrection, le fixait droit dans les yeux. C'était comme se trouver face à une lumière ancestrale, transmise depuis le commencement des temps.

Il saisit la main de son fils pour regagner la voiture aussi vite qu'il est possible de le faire lorsqu'on doit traîner un enfant de six ans. Ils avaient visité à peine la moitié des lieux, mais il en avait assez. Même l'air, ici, semblait perturbé, comme si cet endroit avait glissé dans un espace à l'abri du temps et des circonstances ordinaires. De plus en plus angoissé, il pressentit ce qui allait se passer, et ce fut le cas. De l'intérieur sombre d'un bâtiment carré, l'homme-renard surgit de nouveau et se posta sous le dais bombé d'une plate-forme à un coin du bâtiment. Il le vit si clairement,

si près, qu'il eut l'impression que la distance entre eux, d'un bout à l'autre de la cour, avait été réduite à néant. Puis de nouveau, l'homme se fondit dans l'obscurité. Il avait pressenti la séquence exacte des événements, il avait même su qu'entre eux deux la distance allait se réduire, que la plate-forme sur laquelle l'homme était apparu s'appelait le Siège de l'astrologue, même s'il n'avait pas visité cette partie du quadrilatère palatial. Il se sentit poursuivi par le lieu alors qu'ils se précipitaient vers la sortie, rebrous-sant chemin dans cet immense palais.

En attendant la voiture, il osa lever les yeux : le ciel était une immense toile bariolée d'orange et de rouge, pas à cause du soleil qui se couchait, lui sembla-t-il, mais à cause du grès rouge qui se consumait, inlassablement, en dessous. Tout était embrasé.

Sur la route du retour, une interminable procession, plusieurs centaines d'hommes hurlants qui avançaient à contre-courant, bloquait la circulation. Les manifestants étaient à portée de main, les vitres de la voiture furent aussitôt remon-tées. Ce serpent sans fin venait sans doute de quelque rassem-blement électoral, mais comment savoir ? Toutes leurs affiches étaient écrites en ourdou – qu'il ne savait pas lire –, pas plus qu'il n'arrivait à comprendre le moindre mot des slogans que hurlaient ces types. C'était comme se retrouver dans un pays totalement étranger. Le petit avait le nez plaqué contre la vitre ; jamais il n'avait vu un truc pareil.

« Va falloir attendre que ça passe, c'est ça ? » demanda-t-il au chauffeur. Question inutile. Le chauffeur se contenta de hausser les épaules.

Dans ce pays, le temps ne s'écoulait pas comme dans le reste du monde. Autrefois, quand il était petit et qu'il vivait à Calcutta, c'était ce courant qui l'avait porté ; aujourd'hui, il trouvait ça insupportable. Il était devenu touriste dans son propre pays.

La manifestation semblait sans fin. Parfois, même, elle s'arrêtait. Après une quarantaine de minutes dans la voiture immobilisée, le chauffeur annonça : « Ça bouge ! »

Devant, un taxi audacieux avait décidé de dévier sur sa gauche en empruntant une voie étroite – en fait, un chemin de terre poussiéreux parsemé d'herbe sèche –, dans l'espoir de rejoindre la route principale plus loin, là où la manifestation était déjà passée. Tels des moutons mécaniques, d'autres voitures s'engagèrent à leur tour dans ce passage. Leur chauffeur était un rapide : d'un brusque coup de volant, il s'engagea dans la ruelle avant que les autres ne s'y précipitent et ne provoquent un autre bouchon. Mais il se retrouva tout de même derrière quelques véhicules et le rythme pare-chocs contre pare-chocs sur chemin de terre devint la version moderne de courir le gantelet. Bientôt ils s'arrêtèrent tout à fait. Loin derrière, la procession semblait se gonfler inexorablement, mais eux, au moins, ils n'étaient plus au milieu de ce flux instable et imprévisible.

Il avait dû s'assoupir. Puis soudain, une ombre envahit l'intérieur de la voiture, tandis qu'un tambourinement timide résonnait contre la vitre du côté de son fils. Juché sur ses pattes arrière, un ours les observait, le museau presque collé à la vitre. Une tache de buée s'étendait et se rétractait au rythme de sa respiration. Sa fourrure, coussin de laine poussiéreux, gris ardoise, était constellée de minuscules insectes, de paille et d'herbe. Vus de près, ses poils semblaient drus, épais, un peu comme les piquants d'un hérisson. Derrière la bête, un homme tapait contre la vitre de ses ongles crasseux. De toutes ses forces l'enfant poussa sur ses mains, cherchant à reculer, à se cacher la tête entre les genoux de son père, mais il avait du mal à détourner le regard, tant il était fasciné. L'homme qui était dehors avait un air vaguement familier, une gueule pointue de rongeur et une moustache qui semblait vivante. Était-ce un mauvais rêve ? Ils étaient toujours dans la ruelle, et la lumière de fin d'après-midi avait viré du terracotta

au gris cendré. Mais... cet homme contre la vitre de la portière... Il se sentit partir en vrille, comme une bille lancée à la roulette, projetée à l'infini vers diverses destinations, à chaque fois différentes et toujours plus ou moins semblables.

Encouragé par le regard médusé du père et du fils, le monstre d'ours tapota de nouveau la vitre, puis mit ses mains en coupe pour mendier. Ses yeux vitreux, squameux, laissaient penser que la maladie ne tarderait pas à l'emporter. À l'intérieur, le père était si pétrifié qu'il n'arrivait même pas à hocher la tête pour refuser. Sur un signe du maître, l'ours leva la patte et imita le geste de quémander. Attachée à l'animal et glissée entre ses doigts, une chaîne ponctuait sa demande, cliquetait, résonnait. Il vit la tête d'un énorme clou planté au milieu de la patte – ou peut-être était-ce un cal ? Ses griffes étaient des crochets sales d'un gris acier. Cette patte était sans doute capable de fracasser la vitre, de pénétrer dans la voiture, d'arracher les entrailles de l'enfant. Il voulut demander au chauffeur de chasser ce type, mais pas un son ne franchit ses lèvres. Il refit un effort :

« Chauffeur, dites-leur de dégager », dit-il d'une voix éraillée. Il était incapable de lever le bras pour signifier au mendiant de disparaître de sa vue.

Le chauffeur baissa la fenêtre et aboya : « Hé, toi, là ! Dégage ! »

Le type l'ignore ; les deux créatures continuèrent leur petite danse. Sans doute sur un signe du maître, l'ours hocha la tête et grimaça. Au ras des dents, il avait des gencives d'un rose vif ; plus haut, elles étaient violacées, couleur de foie cuit. Des filets de salive blanche restaient collés entre cet ivoire sale et cette chair à nu. L'animal se mit alors à trembler, comme dans un accès de paludisme. L'enfant hurla : une fois, deux fois, trois fois.

Le père vociféra : « Chauffeur, pourquoi est-ce qu'il ne s'en va pas ? Redites-lui, tout de suite ! »

Le conducteur obéit, donnant de la voix cette fois. La circulation se désengorgea. À mesure que la voiture reprenait vie, le